

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/1 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.1.62241

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

rappeler que si un musée doit enseigner, il ne doit pas couvrir une hagiographie fort discutée. Le musée-temple, où s'exprime une adulation forcée, ne saurait être objet d'enseignement. La tradition ne saurait s'assimiler à la subsistance.

Homme de son temps, H. Boockmann n'a pas reculé devant le fait de se reporter à la littérature des temps antérieurs, surtout le XIX<sup>e</sup> siècle, pour mieux replonger l'historiographie contemporaine dans notre époque. A travers l'évocation de célèbre conflit des Guelfes et des Gibelins, il peut ainsi poser le problème de Frédéric Barberousse face à son cousin, Henri le Lion: Italie ou politique orientale? C'est pour lui le moyen de rappeler les hésitations de la diplomatie allemande du XIX<sup>e</sup> siècle, comme il s'entend à faire revivre avec Eichendorff et le château de Marienbourg la nostalgie des territoires prussiens orientaux. Il n'omet pas de tirer parti des monuments commémoratifs pour rappeler le goût prononcé de la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle pour évoquer les épisodes glorieux du passé.

Avoir rassemblé ces écrits divers d'un médiéviste trop tôt disparu doit être porté au crédit des trois éditeurs, qui ont par ailleurs complété l'ouvrage d'une bibliographie où sont cités tous les travaux de H. Boockmann. Des illustrations, malheureusement rejetées à la fin de l'ouvrage, auraient dû prendre place au sein des essais qu'elles devaient mettre en valeur, même si elles ne figuraient pas dans le texte antérieur de l'auteur. Un index clôt l'ouvrage, qui donne l'occasion à un lecteur pressé de s'orienter rapidement sur les points qui devraient retenir son attention. Cet ouvrage est ainsi une magnifique occasion de pénétrer la pensée d'un auteur fécond, de le découvrir à travers ses grands thèmes qui sont ainsi mis à disposition du public cultivé.

Pierre RACINE, Strasbourg

Early Medieval Rome and the Christian West. Essays in Honour of Donald A. Bullough, dirigé par Julia M. H. SMITH, Leiden (Brill) 2000, XXXII-446 p. (The Medieval Mediterranean. Peoples, Economies and Cultures, 400-1453, 28).

Ce volume d'hommage à Donald Bullough est organisé en deux parties: 1) Rome dans le haut Moyen Âge, 2) Rome et l'Occident chrétien. Il est facile de constater que le volume forme un ensemble très cohérent, comme le souligne d'ailleurs l'introduction de Frances ANDREWS, «Rome et la *romanitas*: aspects de la transition». La ville même de Rome a longtemps été négligée dans les travaux sur la transition de l'Antiquité au Moyen Âge. Néanmoins la parution du livre de Richard Krautheimer, «Rome Profile of a City 312-1308», en 1980 (trad. française par Françoise Monfrin, Rome portrait d'une ville 312-1308, parue en 1999 avec une mise à jour) donnait une vue apparemment solide de l'évolution de la Ville à travers des phases bien définies. Cependant depuis deux décennies de nouvelles fouilles à Rome ont livré une grande quantité de données nouvelles.

Dans la première partie, Federico MARAZZI, «Rome en transition: changement politique et économique aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles», souligne la continuité romaine aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles; l'aristocratie urbaine joue toujours un rôle dominant dans l'aménagement de la ville. Cependant les dotations des églises titulaires (*tituli*), le réagencement de l'espace public avec des habitats nobles, l'importance croissante des murailles extérieures montrent des signes clairs de transition. Andrea AUGENTI, «Continuité et discontinuité d'un siège du pouvoir: la colline du Palatin du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle», montre la transformation des anciens palais impériaux après le départ des empereurs. La christianisation du site est très progressive, commençant d'abord par une petite église périphérique au IV<sup>e</sup> siècle; mais au VII<sup>e</sup> siècle le pape Jean VII réalise d'importants travaux à Santa Maria Antiqua qui témoignent d'une prise de contrôle du Palatin par la papauté. Thomas F. X. NOBLE, «La société romaine dans le haut moyen âge», rappelle l'énigme de l'histoire de Rome à cette époque. En effet d'un côté des sources

aussi exceptionnelles que le *Liber Pontificalis* ou les lettres des papes fournissent des renseignements abondants sur les constructions financées par les papes, sur les tissus et les objets précieux qu'ils ont fourni à différentes églises, mais d'un autre côté nous n'avons à peu près aucune indication soit sur le commerce de longue distance, soit sur les »industries« qui à Rome même alimenteraient cette activité. Alessia ROVELLI, »La circulation monétaire dans la Rome byzantine et carolingienne: une reconsidération à la lumière des données archéologiques récentes«, ajoute encore une énigme supplémentaire. Les fouilles de la Crypta Balbi ont en effet fourni un matériel considérable, entre autres numismatique, qui modifie les perspectives jusque là admises. On estimait en effet qu'à l'époque byzantine la circulation monétaire à Rome s'était progressivement réduite, tandis que l'époque carolingienne marquait un renouveau de la circulation lié à une monnaie, le denier d'argent, mieux adaptée aux nouvelles conditions économiques. Or sur 2000 pièces de monnaie livrées par les différentes strates de la Crypta Balbi, les monnaies byzantines des VII<sup>e</sup> et début du VIII<sup>e</sup> siècles sont bien représentées à la fois par des espèces de cuivre, d'argent et d'or, alors qu'un seul denier carolingien a été retrouvé. Riccardo SANTANGELI VALENZANI, »Constructions résidentielles dans la Rome du haut moyen âge«, étudie les données archéologiques concernant l'habitat. Si la structure de l'habitat »classique« réparti entre *domus* aristocratiques et *insulae* populaires est bien connue, on peut aussi constater le prolongement de cette structure aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. En revanche il n'existe, pour l'instant, aucun témoin archéologique de l'habitat des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. En outre c'est seulement à partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle que des textes permettent de saisir à nouveau la structure de l'habitat romain. C'est pourquoi la fouille du Forum de Nerva s'est révélée si importante. Deux *domus* ont été fouillées et bien datées du IX<sup>e</sup> siècle. Per Jonas NORDHAGEN, »Constantinople sur le Tibre«, étudie les fresques de Santa Maria Antiqua sur le Forum. Il rappelle le caractère »byzantin« de l'iconographie; ainsi certaines images, typiques de l'art byzantin ultérieur, apparaissent pour la première fois sur ces fresques, soit vers 650 (époque de Martin I<sup>er</sup>), soit vers 705–707 (époque de Jean VII). L'examen des images montre que le pape sait les utiliser éventuellement contre la politique impériale ou encore qu'il sait parfois introduire des éléments purement occidentaux dans une iconographie »byzantine«. Adriano PERONI et Stefano RICCONI étudient »L'autel reliquaire de Santa Maria del Priorato à Rome« aujourd'hui installé dans une église reconstruite à l'époque moderne. Cet autel est orné de reliefs antiquisants et entouré d'une inscription contemporaine du décor (première moitié du X<sup>e</sup> siècle). Cet autel serait lié à l'installation des Clunisiens sur l'Aventin par le *princeps* Albéric II en 939. L'inscription évoque la »tête de saint Savin de Spolète«, relique qui pouvait provenir d'Albéric de Spolète père d'Albéric II. Chris WICKHAM, »Les Romains selon leur mauvaise coutume: Rome en Italie à la fin du IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècle«, rappelle des textes qui insistent sur l'instabilité politique à Rome; en particulier la Chronique de Benoît du Mont Soracte, à la fin du X<sup>e</sup> siècle mentionne la *consuetudo maligna*, la mauvaise coutume des Romains qui se soulèvent contre leurs dirigeants. Cela peut être le résultat du chevauchement de deux modèles de pouvoir, l'un épiscopal, l'autre dynastique. Plus généralement l'instabilité politique à Rome tient au poids démographique de la cité de loin la plus peuplée de l'Occident du haut moyen âge, même si les estimations précises font problème (25 000 habitants au X<sup>e</sup> siècle?).

Les auteurs de ces contributions ont exposé aussi ailleurs des thèmes voisins. Rappelons ainsi l'ouvrage dirigé par R. Francovich et G. Noyé, *La storia dell'alto medioevo italiano alla luce dell'archeologia (VI–X)* (Florence 1994) qui contenait des contributions de D. Manacorda, F. Marazzi et E. Zanini sur le paysage urbain de Rome dans le haut moyen âge, et A. Augenti sur le Palatin. Rappelons maintenant les récentes semaines de Spolète de 2000 et 2001 consacrées à Rome dans le haut moyen âge. On retrouve ainsi dans la settimana de 2000, parue en 2001, le dossier numismatique étudié par Alessia Rovelli. Tous ces travaux récents apportent des données nouvelles (en particulier archéologiques) et posent des questions fondamentales sur la démographie romaine, sur les structures d'habitat (et le rapport

abitato/disabitato), sur l'activité économique et commerciale à Rome, sur le rapport entre les institutions romaines (églises, monastères) et les domaines ruraux, enfin sur le ou les moments de rupture en particulier avec l'empire byzantin.

Le deuxième groupe de contributions concerne les relations de Rome avec l'ensemble de l'Occident. Giles CONSTABLE, «La commémoration des morts dans le haut moyen âge», rappelle l'émergence progressive d'un culte chrétien autour des tombes à partir du culte des martyrs. C'est seulement aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, en Francie, que la commémoration des défunts devient une partie invariable du canon de la messe et cette modification est plus tardive à Rome (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles). Paolo DELOGU, «La papauté, Rome et le vaste monde», revient sur la notion de «micro-chrétienté» développée par Peter Brown, dans «L'essor du christianisme occidental». Il veut au contraire rappeler que l'Église romaine se situe constamment du VI<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle dans un «vaste monde», celui de l'empire byzantin et de la Méditerranée orientale, comme le prouve son implication dans l'affaire du monothélisme. Pourtant la rupture avec Byzance – qu'il situe au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle plutôt qu'au temps de Grégoire II – aurait pu en effet ramener la papauté à un monde plus réduit. Il n'en est rien. Les papes de l'époque carolingienne, tout spécialement Hadrien I<sup>er</sup> puis Nicolas I<sup>er</sup>, développent au contraire une idéologie de l'universalisme romain qui va bien au-delà des formulations traditionnelles. Nicholas BROOKS, «Canterbury, Rome et l'identité anglaise», rappelle le lien étroit entre Rome et Canterbury. Le siège épiscopal de Canterbury fut occupé durant 77 ans, entre 597 et 690, par un évêque venu de Rome. En outre, après la mort d'Ethelbert, Canterbury ne fut plus jamais la capitale d'un roi puissant au-delà du Kent, la référence à Rome est devenue le moyen essentiel de conserver le rang de siège métropolitain. Les fouilles récentes sous la cathédrale de Canterbury n'ont pas encore permis de confirmer ou non l'affirmation de Bède selon laquelle Augustin aurait «récupéré» une église romaine antérieure. La relation entre la mission d'Augustin et un christianisme romano-breton antérieur reste en effet une question fondamentale. Il faut supposer un processus d'amnésie collective qui a conduit les Romano-Bretons à oublier leur origine et leur langue pour se fondre dans un peuple «anglais» que précisément la mission envoyée par Grégoire le Grand a sans doute puissamment contribué à faire naître en lui donnant une nouvelle légitimité romaine. Alan THACKER, «À la recherche des saints: l'Église anglaise et le culte des saints martyrs et apôtres romains aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles», montre d'abord les caractères originaux du culte des saints à Rome: il s'agit avant tout d'un culte des martyrs romains et non pas des saints en général. C'est ce type de culte qui est suivi par l'Église anglaise du VII<sup>e</sup> siècle où il n'y a d'ailleurs pas de saints locaux (sauf Alban et Sixtus). Les papes envoient des reliques – sous forme de *brandea* – et les martyrs romains occupent ainsi tout l'espace du culte des saints en Angleterre. Même en 668 quand le pape Vitalien envoie des reliques où, dans une liste comprenant Pierre, Paul, Laurent, Jean et Paul, Pancrace, figure Grégoire, il pourrait s'agir encore d'un obscur martyr romain plutôt que du grand pape apôtre des Anglais. Mais justement l'auteur insiste aussi sur la notion d'apôtre qui prend un grand relief dans le culte anglais, d'une part Pierre et Paul sont vénérés en même temps que le groupe des apôtres et chacun des apôtres reçoit un culte, d'autre part, chez Bède en particulier, les compagnons de Paul sont élevés au rang d'apôtre et les cultes de Barnabé et de Barthélemy connaissent un essor particulier et précoce en Angleterre. De même, chez Bède et déjà chez Aldhelm, Grégoire le Grand reçoit un statut apostolique. Cependant, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, les premiers saints locaux, Cuthbert et Aetheltryth, sont vénérés d'une manière qui s'apparente plus au culte des saints évêques en Gaule qu'au culte des martyrs romains. Rudolf SCHIEFFER, «Charlemagne et Rome», souligne le caractère particulier de Rome pour les Francs au VIII<sup>e</sup> siècle. Charlemagne est le premier souverain franc qui vient à Rome. On peut repérer quatre séjours de Charles à Rome, de plus en plus long à chaque fois. Probablement fut-il logé auprès de Saint-Pierre au Vatican où se concentraient des *scholae* de pèlerins, dont les Francs. David GANZ, «Les livres romains» reconsidérés: l'écriture décorative

carolingienne», étudie sur des manuscrits de luxe (Évangiles) la forme des lettres capitales; on peut les rapprocher d'inscriptions peintes. D'une manière générale la qualité de la production de la cour carolingienne dépasse toutes les autres productions y compris la production romaine non seulement par la qualité de la calligraphie mais aussi par des innovations comme une citation, choisie, dans l'image initiale du livre tenu par l'évangéliste au lieu des premiers mots de l'évangile lui-même. Julia M. H. SMITH, «Saints anciens, nouveaux cultes: reliques romaines en Francie carolingienne», se demande ce que pouvaient signifier des reliques romaines transposées en Francie. Certes les transferts de reliques sont anciens mais consistaient en *brandea*. C'est à partir de l'époque carolingienne qu'on rapporte dans le monde franc des reliques corporelles issues des catacombes romaines. Ces transferts correspondent à des contextes politiques. Ils s'accompagnent d'un genre littéraire nouveau: les *translationes*. À l'arrivée, le phénomène de la translation, avec la mise par écrit, joue un rôle fondateur pour les établissements bénéficiaires. À Gandersheim et à Vézelay, la translation est organisée par un couple d'aristocrates laïcs et met en évidence le rôle des reliques romaines dans l'essor de monastères aristocratiques, en outre à Vézelay la translation s'accompagne d'un privilège papal d'immunité. Enfin Herbert SCHNEIDER, «Liturgie romaine et allégorie franque», revient sur l'activité liturgique d'Amalaire en publiant des fragments jusque là inédits. Les fragments de Büdingen contiennent en particulier des passages jusque là inconnus du *codex geminus*.

Il peut être utile de revenir, pour conclure, sur quelques aspects de ce second groupe de contributions. Il faut relever l'importance de la contribution de Nicholas BROOKS; il donne un condensé des problèmes fondamentaux de l'Angleterre du VII<sup>e</sup> siècle à la croisée des données textuelles et archéologiques: comment comprendre la disparition du substrat romano-breton? Quel rôle la mission d'Augustin a pu jouer dans la légitimation d'un nouveau pouvoir? Enfin, bien sûr, comment lire Bède entre les lignes? La question des anciens cultes de saints romano-bretons est reprise par Alan THACKER, dont la contribution apparaît tout à fait capitale. Le cas de saint Alban est connu. Le cas de Xystus est plus curieux. Quel pouvait être ce saint local dont s'inquiète Augustin dans ses questions à Grégoire le Grand? On remarquera que ce culte local a dû être revivifié – et revalorisé – par l'envoi de reliques romaines, celles du pape Sixtus. De cette manière on constate un phénomène de confusion volontaire de noms de saints. Brigitte Beaujard, dans «Le culte des saints en Gaule» (2000), fait des remarques comparables pour le culte de Genès à Thiers revalorisé par l'arrivée des reliques de Genès d'Arles, ou encore le culte de Bénigne à Dijon qui pourrait répondre au culte de Benignos à Parion (Hellespont). Quand Vitalien envoie des reliques romaines en Angleterre en 668, les reliques de Grégoire jouent peut-être le même rôle: confondre volontairement deux noms semblables, avec de plus le précédent créé par Grégoire le Grand lui-même pour Sixtus. Ce phénomène peut encore être constaté un peu plus tard avec les reliques de saint Maur prétendument transférées au bord de la Loire à Glanfeuil. Cela pourrait faire aussi partie des processus de réception étudiés par Julia M. H. Smith. Dans le cas des reliques de Marcellin à Redon, c'est un pèlerin venu de Spolète qui reçoit, à Rome, le conseil d'aller vénérer Marcellin à Redon, ce qu'il fait. Il y avait peut-être aussi un arrière-plan politique puisque les Lambertides de Nantes alliés à Nominoé se sont aussi établis à Spolète. Un siècle plus tard, quand Albéric gratifie les Clunisiens de l'Aventin d'une relique de saint Savin de Spolète, il satisfaisait peut-être une demande précise d'Odon de Cluny, grand lecteur de Grégoire le Grand, lequel avait délivré des privilèges pour des sanctuaires consacrés à saint Savin.

Bruno JUDIC, Tours